

Meursault, le personnage et le monde

L'Étranger peut être défini comme un roman philosophique, même si aucun système de pensée n'y est explicitement exprimé. Mais à travers le personnage de Meursault, plus complexe qu'il n'y paraît, Albert Camus nous présente sa conception du monde en 1942. L'auteur lui-même a insisté sur cet aspect dans la préface à la première édition américaine du roman :

« J'ai résumé *l'Étranger*, il y a très longtemps, par une phrase dont je reconnais qu'elle est très paradoxale : dans notre société, tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort. Je voulais dire seulement que le héros du livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu. En ce sens, il est étranger à la société où il vit, il erre, en marge, dans les faubourgs de la vie privée, solitaire, sensuelle. Et c'est pourquoi des lecteurs ont été tentés de le considérer comme une épave. On aura cependant une idée plus exacte du personnage, plus conforme en tout cas aux intentions de son auteur, si l'on se demande en quoi Meursault ne joue pas le jeu. La réponse est simple, il refuse de mentir. Mentir, ce n'est pas seulement dire ce qui n'est pas. C'est aussi, c'est surtout dire plus que ce qui est, et, en ce qui concerne le cœur humain, dire plus qu'on ne sent. C'est ce que nous faisons tous, tous les jours, pour simplifier la vie. Meur-

sault, contrairement aux apparences, ne veut pas simplifier la vie. Il dit ce qu'il est, il refuse de masquer ses sentiments et aussitôt la société se sent menacée. On lui demande par exemple de dire qu'il regrette son crime, selon la formule consacrée. Il répond qu'il éprouve à cet égard plus d'ennui que de regret véritable. Et cette nuance le condamne.

Meursault pour moi n'est donc pas une épave, mais un homme pauvre et nu, amoureux du soleil qui ne laisse pas d'ombre. Loin d'être privé de toute sensibilité, une passion profonde, parce que tenace, l'anime, la passion de l'absolu et de la vérité. Il s'agit d'une vérité encore négative, la vérité d'être et de sentir, mais sans laquelle nulle conquête sur soi ne sera jamais possible.

On ne se tromperait donc pas beaucoup en lisant dans *l'Étranger* l'histoire d'un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité. »

1. Un personnage sensuel

Meursault est très sensible à la nature qui l'entoure, aux variations de la lumière, aux messages que lui envoient ses cinq sens. Nous en avons relevé des exemples dans le polycopié sur le temps. Pour nous en tenir au chapitre II de la première partie, nous voyons qu'il ne cesse de faire des remarques concernant la météo : « Il faisait bon », « L'après-midi était beau », « le ciel s'est assombri, et j'ai cru que nous allions avoir un orage d'été. », « l'air avait fraîchi et j'ai eu un peu froid ». De plus, il passe son temps à regarder les gens qui se promènent dans la rue et à les décrire très précisément : « deux petits garçons en costume marin, la culotte au-dessus du genou, un peu empêtrés dans leurs vêtements raides, et une petite fille avec un gros nœud rose et des souliers noirs vernis. Derrière eux, une mère énorme en robe de soie marron [...]. » Il convient d'ajouter à ceci tout l'érotisme que le personnage de Marie apporte dans le texte, depuis les caresses clairement évoquées jusqu'à « l'odeur de sel que ses cheveux avaient laissée » dans le lit.

Et parfois les sensations sont tellement fortes qu'elles le submergent et l'anéantissent presque : c'est le cas lors de l'enterrement de sa mère, et sur la plage, lorsqu'il tue l'Arabe « à cause du soleil ».

Mais globalement, comme il s'en apercevra dans la toute dernière page du livre, il est heureux de cette vie.

2. Un homme indifférent ?

Meursault n'est que sensibilité, contact avec la nature, mais il est obligé de vivre parmi les hommes.

Et il ne parvient pas à « jouer le jeu » social. Ce que la société attend de lui, il ne sait pas le lui donner. Il aurait dû pleurer à l'enterrement de sa mère, ne pas fumer, demander à voir le corps, etc. mais il a fait ce qu'il ressentait l'envie ou la possibilité de faire. C'est cela qui lui sera reproché, et le conduira à la mort. Il n'aurait pas dû aller voir un film de Fernandel le lendemain soir, ni commencer une « liaison irrégulière », comme le lui reprochera l'avocat général.

Est-il indifférent ? Ce n'est pas si simple : il apprécie Marie, la trouve « très belle » (II 2), même s'il est incapable de le lui dire. Sa mère, il ne la nomme jamais autrement que « maman », ce qui est un terme d'affection.

Au fond, il aimerait bien donner aux autres ce qu'ils lui demandent, mais il ne sait pas comment faire. À son patron qui s'inquiète de son absence, il répond assez stupidement « Ce n'est pas de ma faute. » (I 1) À Marie qui lui demande de l'épouser, il répond oui, mais en lui précisant qu'il ne l'aime pas et qu'il aurait répondu la même chose à quelqu'un qui lui aurait demandé dans les mêmes circonstances. Il se prête à toutes les demandes de Raymond, tout en sachant que ce dernier ne vaut pas grand chose.

Il ne connaît pas les règles du jeu social, et elles lui semblent sans importance, voire sans valeur : le personnage de Salamano avec son chien est très révélateur de cette absence de signification : il ne cesse d'insulter et maltraiter l'animal, mais dès qu'il l'a perdu, il en reste inconsolable.

3. Un homme absurde

Longtemps il s'en accommode pourtant, faisant semblant, tout en percevant leur absurdité.

Mais finalement on lui demande trop fortement de jouer le jeu, et il refuse. Sa révolte monte de manière presque insensible lors de son procès. Le jeu social est alors à son maximum : l'aspect théâtral des débats de la justice, surtout quand il en vient à mettre en cause ses amis et sa maîtresse, lui est insupportable.

Mais finalement, c'est un autre aspect de ce jeu social, tout aussi rituel que l'institution judiciaire qui va faire « crever quelque chose en [lui] », la religion. Il a dès son arrestation ou presque été mis en contact avec le fanatisme religieux, en la personne du juge d'instruction. À la fin du roman, c'est l'aumônier de la prison qui déclenche la prise de conscience finale. En fait ces deux personnages, mais tous ceux qu'il croise aussi bien, somment Meursault de trouver un sens au monde. Et lui s'y refuse obstinément. D'abord avec une sorte d'inertie, puis en une révolte violente dans le dernier chapitre. Pour Meursault, le monde n'a pas de sens, il n'est que sensations. Et il refuse de revenir sur cette manière de voir le monde. Finalement il accepte la mort pour rester fidèle à lui-même, il veut à tout prix *mourir sot*.

Pour mieux comprendre Meursault, il faut se reporter à l'essai écrit par Camus la même année que *l'Étranger*, *le Mythe de Sisyphe*. Il y présente le personnage de la mythologie grecque comme un symbole de l'absurdité du monde. Face à cette dernière, Camus entrevoit, pour tout homme conscient, trois possibilités : le héros absurde (Don Juan en constitue l'exemple), le suicidaire et le croyant :

* *Le héros absurde* fait face à l'absurdité de la vie. Il va même jusqu'à l'apprécier, recherchant toujours la même flamme, la même passion qui l'anime, comme le fait Don Juan en recherchant toujours cette première passion de femme en femme.

* *Le suicidaire* ne voit plus aucun sens à sa vie et fait le « Grand Saut ».

* *Le croyant*, quant à lui, se livre tout entier à une cause.

Meursault ressemble plutôt au suicidaire, mais son acceptation de la mort imposée par une société aux critères de laquelle il refuse de correspondre n'est pas sans grandeur tragique.